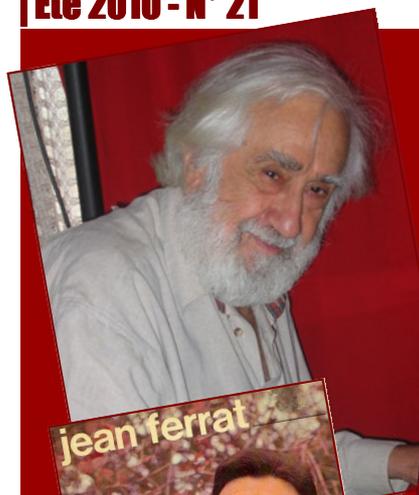




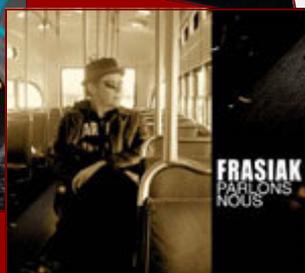
Reims Oreille

Été 2010 - N° 21



deret chante

1
DERET



- *Ma Compil à moi*
◀ **Christiane Delacourte**

- *C'était presque aujourd'hui*
◀ **Nicole Louvier**

- *Rencontre*
◀ **Frasiak**

- *Contre-Pied*
◀ **La Montagne**

- *Découverte*
◀ **Jean-Claude Deret**

- *Coup de Phil*
◀ **At the New Morning**

- *Les beaux débats*
◀ **Anciens ou Modernes ?**

- *L'X, Y, Z de JFC*
◀ **Drapeau et drapeau**

◀ *Et les promos de saison :*
Jean-Claude Deret - Odile Closset & Manu Markou - Frasiak - Cristine - Louis Ville - Sonia Rekis & Willam Schotte

◀ **Sommaire :**

Ma Compil à moi
Christiane Delacourte p.3

C'était presque aujourd'hui
Nicole Louvier..... p.4

Rencontre
Frsiak..... p.5

Contre-Pied
« La Montagne » p.8

Découverte
Jean-Claude Deret p.10

Coup de Phil
A night at the New Morning p.12

Les beaux débats
Anciens ou Modernes ? p.13

Promo
Jean-Claude Deret - Manu Markou & Odile
Closset - Frsiak - Cristine - Louis Ville -
Sonia Rékis et William Schotte..... p.15

L'XYZ de J.F. Capitaine
Drapeau et drapeau p.16

◀ **Encore une : la der des ders ?**

Une nouvelle saison se termine avec ce numéro 21 de Reims Oreille. Une saison encore une fois riche en beaux concerts, en découvertes, en rencontres, avec nos invités Claude Ogiz, le P'tit Crème, Rémo Gary, François Corbier, Nicolas Jules, Gildas Thomas, Jean Dubois et NonoLimite, les brillants vainqueurs du Tremplin Chanson.

Tout pourrait aller pour le mieux dans le meilleur de ces mondes, surtout que, depuis deux ans, la municipalité rémoise nous aide, suffisamment pour que nos projets puissent se réaliser. Mais - car il y a un mais - on constate hélas une baisse de la fréquentation. « Notre » public fidèle se fait trop rare et, sans atteindre les bas-fonds de la fréquentation, les salles sont moins bien remplies qu'avant, pas vides, non, mais pas archicomblées non plus. Et c'est dommage.

Conséquence de la crise ? On rabiote sur le culturel, on réduit ses sorties, on préfère autre chose ?

Ou alors programmation inadaptée ? C'est de la chanson en français, pas conne et pas chiant, toute simple... avec des mots et de la musique ! Ça passe rarement à la radio, ça n'est jamais à la télé. C'est juste cette chanson qu'on n'entend nulle part ailleurs, concoctée par des artistes, des gens discrets, amoureux de leur boulot, du travail d'artisan, pas des produits.

Alors, avec tout ça, va falloir agir, changer, cogiter, ne pas se reposer sur les lauriers. Comment ? On va commencer par ne pas s'épuiser avec un programme trop chargé, on va revenir à un jeu simple et efficace. Et si tout va bien, on va finir champions du monde ! A bientôt ! ■ *Graham O'Fon*

En chantant ?

Est-ce qu'un auteur peut "pleurer" de tout, est-ce qu'un humoriste peut rire de tout ? C'est en apparence la même question à ses deux extrêmes. A y regarder de plus près, pas tout à fait.

Les rires peuvent être horribles s'ils sont ricanements ou moqueries ; ce n'est jamais le cas des pleurs.

Ce faisant, un article, un livre, un reportage, un film, peut aller au bout de l'horreur pour la dénoncer, essayer de la combattre.

Ou par devoir de mémoire.

Peut-il en être de même d'une chanson ?

Avec "sa propre détresse", même si les grandes douleurs sont muettes, pourquoi pas ? "Ne me quitte pas", pleurer un peu en chantant comme une thérapie pour moins pleurer.

Peut-il en être de même avec, non pas la sienne, mais la détresse ou l'horreur subie par d'autres ? Peut-on là toujours "pleurer" en chantant, en musique, en public et, surtout, à quelles fins ?

Évidemment pas pour suspendre un succès à la corde de l'affect.

La seule raison qui vaille serait dans le pouvoir d'une chanson de lutter, ne serait-ce qu'un peu, contre l'horreur toujours présente qu'elle dénonce.

Des combats se sont gagnés au chant des partisans, mais ils ont engagé plus que leur chant.

■ *Marc Servera*

HERVÉ AKRICH

« **J'VAIS M'Y FAIRE ET SAMIRA COMME ÇA** »

Je sais, à Reims Oreille, vous connaissez.... Mais c'est un instantané tellement plein de tendresse pour les petites victimes de préjugés courants
(2008 - *J'veis m'y faire*)

BRUNO BREL

« **LA TERRE DE PICARDIE** »

Une voix qui pourrait me toucher en chantant l'annuaire, une jolie mélodie et l'art d'évoquer une région en quelques images
(2006 - *Bruno Brel et Martial Dan-court, 20 ans de scène*)

D. RAGO

« **GRAND-PÈRE** »

Un coup de foudre pour cette chanson et du coup la découverte du CD entier
(2008- *Mi-clos*)

AGNÈS COLLET

« **LE MONDE A L'ENVERS** »

Une tendresse particulière pour celle qui fut ma première programmation en cabarets découvertes Di Dou Da.

Le CD *Le monde à l'envers* (2008) dépeint les maux et les joies qui tissent la vie dans des climats musicaux variés. Cette chanson allie lucidité et dérision.

BERNARD JOYET

« **MAMY A FAIT SA RÉVÉRENCE** »

Juste ce qu'il faut d'émotion pour parler d'un deuil sans pathos
(2008 - *Les Victoires de la Muse*)

XAVIER LACOUTURE

« **MAMMIFÈRE** »

Pour une dose du ton décalé et de la petite musique de Xavier
(2007 - *Brokanthology*)

SERGE UTGÉ-ROYO

« **JE RIS DE VOS IMPORTANCES** »

Une chanson qui n'a pas pris une ride. La voix, la plume, la mélodie, que du plaisir !
(2003 - *Les diamants de l'été*)

ALLAIN LEPREST

« **QU'A DIT LE FEU QU'ELLE A DIT L'EAU** »

La voix et les mots magiques, tout y est miraculeusement et puisqu'il faut choisir un seul titre !
(2008 - *Quand auront fondu les banquises*)

ANNE SYLVESTRE

« **APRÈS LE THÉÂTRE** »

Cela fait presque 50 ans que je partage ses émotions, ses coups de gueule, ses rires. Impossible de ne pas la citer, mais difficile de choisir. Aujourd'hui, ce sera *Après le théâtre*, cette confidence sur ce que ressent l'artiste qui nous donne tant. (2007 - *Bye mélanco*)

VÉRONIQUE PESTEL

« **GÉNÉRATIE** »

Une chanson qui m'attire et me résiste. Sur ce CD 2009, *La vie va rag'*, je retrouve toute l'élégance et la musicalité qui m'avaient séduite dans le CD précédent *Canis Bulle*.

« *J'aurais voulu, en mêlant les générations, parler aussi de Michel Arbatz, Michèle Bernard, Chtriky, Coline Malice, François Corbier, Romain Didier, Evasion, Manu Galure, Rémo Gary, La Gosse, Gilbert Laffaille, Hervé Lapalud, Xavier Merlet, Gérard Morel, Christian Paccoud, Thomas Pitiot, Presque Oui, Gilles Roucaute, Bruno Ruiz, Claude Semal, François Verguet... sans oublier les interprètes : Christian Camerlinck, Jean Guidoni, Françoise Kucheida, Annick Roux, Francesca Solleville... mais il est temps de passer le témoin* » ■ Christiane Delacourte

NICOLE LOUVIER (1933- 2003) Auteur-compositeur interprète- écrivain – poète - oubliée

1953

Anne Sylvestre attendra encore 4 ans avant de passer à la Colombe.

Barbara débarquera à Paris l'année prochaine pour d'obscurs débuts.

Nicole Louvier, elle, a 19 ans. Elle sera la première femme à chanter une véritable expression de femme.

Dans ces années cinquante, le chemin s'annonce difficile. D'autant que la personne a du caractère.

*Ce que je veux ce sont les bateaux
Des villes superbes avec des jets d'eau
Et chaque soir un enfant nouveau
Qui ait la peau fraîche comme un ruisseau...*

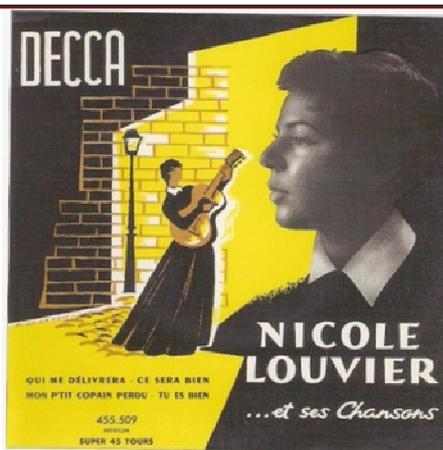
Nicole Louvier fait les cabarets rive gauche. Elle vient de sortir son premier disque, un 25cm. Une chanson écrite dans sa quinzième année « **Mon p'tit copain perdu** » devient un succès immédiat.

*Mon petit copain perdu
Mon petit compagnon d'une seule nuit
Pourquoi m'avoir fait tant de mal
M'en souviens aujourd'hui
M'en souviendrai toujours*

Parallèlement, une autre de ses chansons remporte le concours de Deauville, une belle récompense pour une œuvre qui se veut un peu originale et qui tranche avec les banalités des sacres précédents :

*Qui me délivrera de ton corps de tes
mains de ta bouche...*

Robe noire petit col blanc. Une guitare sur scène une deuxième, celle d'Henri Crolla sur disque, la fille est à la fois dans le courant des auteurs-compositeurs-interprètes de l'époque et en même temps novatrice parce que femme. Sa voix un peu voilée, ses musiques agréables se font entendre à la radio. Nicole a tout pour plaire c'est d'ailleurs ce qu'elle fait au début. Sauf



que sa chanson lauréate est souvent interdite d'antenne : ce qu'on permet alors à un Brassens ne l'est pas forcément à une chanteuse. Elle en fera les frais la première, sachant que d'autres victimes s'apprêtent à prendre le relais.

Pour tout arranger, elle en profite pour écrire des poèmes titrés « **Chansons interdites** » du genre :

*Tu sors de ta robe en guerrière
Les seins et les cuisses tendus
Tu te libères ...
Esclave beau fruit défendu
Je t'offrirai des fleurs à mordre
Sur mon corps dru ...*

Elle écrit un bouquin « **Qui qu'en grogne** » récit d'émois amoureux entre jeunes filles.

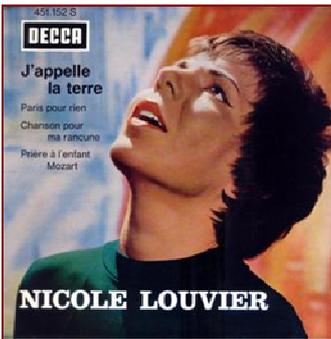
Résultat : tout ça ne dure qu'un temps. Gros succès, grosse médiatisation, mais la personne agace, jusqu'au jour où elle emmerde tout le monde.

« Je regrette presque aujourd'hui que tout cela soit arrivé si vite. J'attendais des conseils, je pensais avoir tout le temps pour mûrir. Et au lieu de cela, j'ai été lancée aussitôt dans la bataille ».

Le succès devient alors très relatif, d'autant qu'elle sort en 59 un roman autobiographique, une charge contre le milieu : « **Les marchands** » dans lequel le monde de la chanson est fortement malmené. A la suite de quoi les choses seront encore plus dures.

Nicole Louvier se retranchera dès 1960 dans la radio qui lui, permettra d'accueillir d'autres femmes comme Barbara ou Pia Colombo. Lâchant en 65 ce monde qui, visiblement, n'était pas fait pour elle, elle part dans un kibboutz et





finit par se consacrer à l'écriture avant d'aller s'allonger au cimetière du Montparnasse.

Nicole Louvier : c'est dix années publiques, 35 chansons enregistrées, quarante

longues années de silence privé. Un talent reconnu par tous, un oubli établi par chacun.

19 mars 2003, une annonce sur France Culture :



C'est avec tristesse que nous apprenons par ses proches la nouvelle de la disparition de Nicole Louvier. Nicole Louvier est une des toutes premières femmes de la chanson française à être montée sur scène avec un répertoire entièrement composé de ses mains.

*Dormez, bonnes gens
Aujourd'hui le veilleur c'est une femme
Qui marche à travers Paris
Dormez, bonnes gens
Aujourd'hui le veilleur c'est une femme
Dormez, bonnes gens
Bonne nuit*

■ Jean-François Capitaine

◀ Rencontre : Frasiak

Frasiak, c'est presque le régional de l'étape du jour. Quelques extraits écoutés dans l'excellente émission « Jambon-Beurre », qui au-delà de l'océan présente chaque semaine des nouveautés d'artistes souvent trop méconnus. Un zeste de curiosité et on tombe sur un album et un mec du tonnerre.

Cet artiste est un voisin de Bar-le-Duc, il a grandi à Charleville, c'est là qu'il a découvert François Béranger, c'est lui qui lui a donné envie et c'est nous qui aujourd'hui en profitons.

Nous avons échangé quelques mots, les voici !

Reims Oreille : Rimbaud écrivait en août 1870 à Izambard : " Vous êtes heureux, vous, de ne plus habiter Charleville ! Ma ville natale est supérieurement idiote entre les petites villes de province." Tu en penses quoi ?

Frasiak : Rimbaud a 16 ans en 1870 quand il écrit à Izambard... Il est en pleine rébellion contre les petits bourgeois de la ville. Il ne rêve que d'aventures et de voyages... pour partir le plus loin possible de tout ce conformisme de l'époque..

Moi, ce fut un peu l'inverse, je suis arrivé à Charleville vers 15 ans au Lycée Bazin. C'était la "grande ville" qui m'accueillait. Pour moi qui avais grandi à 25 km de là, dans un petit village, ce fut les premières rencontres musicales, les premiers groupes, les premiers concerts, les premières amours. Alors, contrairement



à Rimbaud, Charleville reste pour moi la ville de mon coeur, celle qui m'a construit humainement et artistiquement.

RO: Et après Bazin et ces premiers

concerts, ce fut quoi, ta route ?

Frasiak : Après Bazin, d'où je suis sorti avec un BAC et un BTS, je bosse à Charleville pendant un an dans la réparation de matériel de soudage (poste à souder et autres chalumeaux...). Puis n'ayant pas réussi à me faire réformer (P3 aux 3 jours), je pars faire mon année d'armée. Premier groupe sérieux : "Eric Frasiak et Fond de Cale" en 1981 avec

de nombreux concerts un peu partout en France. En 1983, suite à une audition à la SACEM à Paris, je rencontre Maurice Frot qui m'invite à jouer au Printemps de Bourges en avril. Ce concert sera décisif, car j'y rencontre des pros du "métier" (dont Jean Michel Boris, alors directeur de l'Olympia) qui m'invitent à monter à Paris, ce que je fais en juillet 1983. Suite à une nouvelle audition, j'entre pour 2 ans au Studio des Variétés nouvellement créé. Je signe avec le producteur Max Amphoux et j'enregistre 2 disques 45T en 1985 et en 1986.

En 1987, un album de 12 titres arrangé par François Bréant et produit par Max Amphoux ne verra jamais le jour faute de distribution. Je tourne la page de la musique pour venir m'installer à Bar le Duc et y monter un studio de production avec un ami rencontré à Paris. La musique s'arrêtera pendant 8 ans.

Je me remets à écrire à la fin des années 90 et en 2003, je sors un 1er album autoproduit, « Repartir à zéro ».

RO: Frasiak, c'est du rock, de la chanson "à texte" ou de la variété ?



Frasiak : On a souvent l'habitude de ranger les artistes dans des cases, mais je n'ai jamais aimé les étiquettes, alors il est difficile d'en coller sur mes chansons... J'ai toujours écouté et adoré beaucoup de musiques différentes. Evidemment les grands de la chanson : Ferré, Brel, Brassens, Gainsbourg et leurs fils spirituels : Béranger, Higelin, Renaud, Lavilliers, Thiéfaïne, Jonasz, mais aussi le rock des seventies : The Who, Pink Floyd, Genesis... le folk rock US : Dylan, Springsteen, Neil Young, sans parler de certains compositeurs classiques comme Chopin ou Mahler...

Alors mes chansons aujourd'hui sont un mélange de toutes ces influences. Les textes en sont les fondations et les musiques viennent habiller les mots de manière très différente.

Pour les amateurs de chansons, je suis un rockeur et, pour les amateurs de rock, je fais de la chanson. Variété, je n'en fais pas au sens péjoratif du mot, mais des chansons variées, oui, ça c'est sûr. Pour moi, l'expression et la poésie restent l'essentiel et, peu importe la couleur de l'enveloppe, ce qui compte, c'est ce qu'il y a dedans.

RO: Béranger, ça a été la rencontre qui a déclenché tout ?

Frasiak : Ah oui, j'avais 17 ans quand j'ai découvert ses albums. C'est avec ses chansons que j'ai appris la gita-

Peu importe la couleur de l'enveloppe, ce qui compte, c'est ce qu'il y a dedans.

re et c'est avec ses mots que j'ai compris qu'une chanson, ça pouvait donner ce frisson-là. Je chantais du Béranger tout seul à la guitare dans les bals de la région (un groupe de bal de mes amis me laissait un gros quart d'heure en milieu de soirée...). C'est vraiment à son écoute que j'ai eu cette envie d'écrire et surtout d'écrire comme ça. De plus j'ai toujours adoré son univers musical varié (grâce au compère Jean-Pierre Alarcen) allant du folk au rock en passant par le jazz-rock. C'est peut-être la raison pour laquelle j'aime aussi autant naviguer dans des styles musicaux différents.

RO: Et aujourd'hui, Bar-le-duc, c'est Nashville ?

Frasiak : Ben oui, c'est mon Nashville à moi. En tout cas c'est la ville où j'ai mon studio et où j'ai enregistré mes quatre albums...

RO: Tu crois qu'avec une chanson, on peut rendre le monde moins con ?

Frasiak : A la fin de chaque concert, il y a toujours des gens qui viennent discuter avec moi et qui me racontent comment ils reçoivent les chansons (sans parler des messages sur internet). J'adore presque ces instants-là autant que le concert, car ils sont fabuleux de partage et de fraternité. A ce moment-là, j'ai l'impression que les chansons ont un peu bousculé les vies, une sorte de petite parenthèse dans la réalité. C'est un peu ma façon de rendre le monde un peu moins con... Quand je suis spectateur, je ressens ça aussi souvent.. La semaine dernière,

j'ai rencontré (avec ma guitare) deux classes de collèges (4ème et 3ème) pour une discussion autour de la chanson. J'étais étonné de la réaction des ados (qui n'écoute pour la plupart que de la variété anglophone) et de leur regain d'intérêt pour les textes. Comme si ils ne s'étaient jamais rendu compte qu'une chanson puisse exprimer des idées fortes. Ce jour là, la chanson a un petit peu changé leur monde... Mais la plupart du temps la chanson n'est que la bande originale du film qui se joue et dont le scénario a été écrit par les politiques...

RO: Tu crois vraiment que les chanteurs sont des menteurs ?

Frasiak : Des doux mégalos... avec un beau boulot !!! J'aime bien cette chanson dans la totale autodérision. Tous les chanteurs y ont leur place, mais à des degrés divers... J'en ai connu que j'adorais sur scène et qui étaient des gens pas terribles quand on les connaissait dans la vie (ne me demande pas de noms !!!...). J'ai aussi un peu pensé à eux en écrivant « Les Bonimenteurs »...

RO: Tu peux nous dire deux mots de l'Air Bleu ?

Frasiak : Ah l'Air Bleu ! Le bar existe vraiment... un endroit simple et mythique à la fois sur le port de Saint Nazaire. Le rendez vous des dockers et autres camionneurs de toutes nationalités. Des soirées endiablées avec de la musique à n'en plus finir. Et surtout, c'est mon frère Roman qui

*Charleville
reste pour
moi la ville
de mon
cœur*



en est le capitaine (et c'est un sacré numéro...). Pour la petite histoire, c'est lui qui a amené les premiers Hendrix, The Who, Léo Ferré et Pink Floyd à la maison et qui m'a « éduqué » au rock et à la chanson... Il y a maintenant pas mal de routiers qui font la route avec mes chansons dans leur camion... L'Air Bleu, le nom en lui seul est un titre, je ne pouvais que lui écrire cette chanson...

RO: Tu en penses quoi, de ce dernier album ?

Frasiak : J'ai fait les maquettes, tous les arrangements, la plupart des photos, la pochette... J'ai mis deux ans à écrire les chansons et, en rassemblant tous ces petits instants de vie, il y avait comme une cohérence, une

identité... Je crois que jamais un album ne m'a autant ressemblé. J'en suis fier comme d'un beau bébé. Content aussi de l'accueil du public (et des médias).

RO: La scène, c'est important dans ta conception du métier ?

Frasiak : Pour moi, c'est plus qu'important, c'est une finalité. Une chanson n'est terminée que quand le public la reçoit en concert. Chaque fois, elle renaît de façon différente en fonction des musiciens, du lieu, du public et ces instants-là sont magiques. C'est sur scène que j'existe vraiment en tant qu'artiste, même si j'adore vraiment le travail d'écriture et de création d'une chanson.

Contre-pied

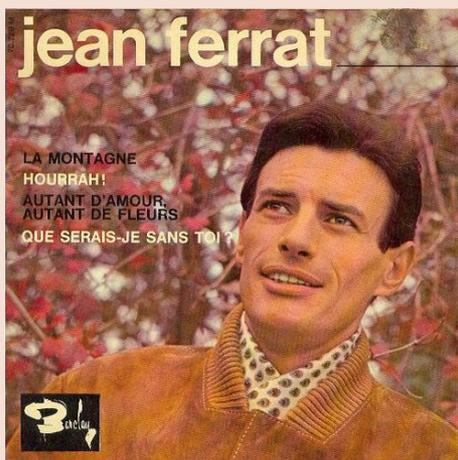
« La Montagne » de Jean Ferrat

Ils quittent un à un le pays
Pour s'en aller gagner leur vie
Loin de la terre où ils sont nés
Depuis longtemps ils en rêvaient
De la ville et de ses secrets
Du formica et du ciné

Les vieux ça n'était pas original
Quand ils s'essuyaient machinal
D'un revers de manche les lèvres
Mais ils savaient tous à propos
Tuer la caille ou le perdreau
Et manger la tomme de chèvre

Pourtant
que la montagne est belle
Comment peut-on s'imaginer
En voyant un vol d'hirondelles
Que l'automne vient d'arriver ?

Avec leurs mains
dessus leurs têtes
Ils avaient monté des murettes
Jusqu'au sommet de la colline
Qu'importent les jours les années



Ils avaient tous l'âme bien née
Noueuse comme un pied de vigne

Les vignes
elles courent dans la forêt
Le vin ne sera plus tiré
C'était une horrible piquette
Mais il faisait des centaines
A ne plus que savoir en faire
S'il ne vous tournait pas la tête

Pourtant
que la montagne est belle

Comment peut-on s'imaginer
En voyant un vol d'hirondelles
Que l'automne vient d'arriver ?

Deux chèvres
et puis quelques moutons
Une année bonne et l'autre non
Et sans vacances et sans sorties
Les filles veulent aller au bal
Il n'y a rien de plus normal
Que de vouloir vivre sa vie
Leur vie ils seront flics
ou fonctionnaires
De quoi attendre sans s'en faire
Que l'heure de la retraite sonne
Il faut savoir ce que l'on aime
Et rentrer dans son H.L.M.
Manger du poulet aux hormones

Pourtant
que la montagne est belle
Comment peut-on s'imaginer
En voyant un vol d'hirondelles
Que l'automne vient d'arriver ?

J'aimais bien (j'aime bien) Jean Ferrat, d'autant qu'il est arrivé dans des années où les petites filles de français très moyens commençaient à nous les bassiner. Il laisse derrière lui quelques - et même pas mal de - chansons que je trouve vraiment très bonnes. Le personnage était attachant, sincère et défendait comme il le pouvait la chanson d'expression.

Surement que sa voix était trop belle qui le poussait à en jouer et à composer des musiques qui parfois avaient le défaut de laisser trainer une syllabe sur une note qui n'en finissait paaaaaass. Toujours bannir les blanches surpointées en chanson. Mais on a tous nos faiblesses.

Surtout dommage aussi que de temps à autre il laissait son discours devenir un peu confus. !

Exemple avec un des ses grands succès : **la Montagne**. Je comprends bien l'argument : la campagne, la montagne, c'est dur, mais c'est simple et c'est sain ; la ville, c'est facile, mais c'est superficiel et c'est pollué. Pourquoi pas ? C'est sûrement un peu sommaire, (si j'étais méchant je dirais que la fréquentation du PC finit toujours par déteindre) mais ça pouvait se tenir.

Sauf que la démonstration nous dit que Ferrat, d'un côté, nous fait l'apologie du mauvais vin et des rhumatismes, trouve normal que les jeunes aient envie d'aller voir ailleurs tout en les fustigeant de faire ce choix, même si ce choix n'en est pas vraiment un. Il nous caricature la ville, met le formica et le cinéma sur le même plan, nous faisant croire au passage que le bal n'existe qu'en milieu urbain et que nos familles paysannes n'ont pas de secrets.

En ville, bien sûr, tous ces jeunes seront flics ou fonctionnaires. Jamais plombiers ou coiffeurs. Flics, certain qu'il y a mieux. Mais bizarre pour un type de gauche de trouver qu'être fonctionnaire

relève presque d'une trahison sociale. Quand on aime les ouvriers, les employés, les artisans, pourquoi s'imaginer qu'ils passent, sans s'en faire, leurs journées l'œil sur la pendule ?

Quand on aime la vie, pourquoi s'indigner qu'un jour l'heure de la retraite sonne, à supposer qu'en campagne, les paysans, *cré vingt dieux*, la repoussent volontairement de leurs beaux doigts nouveaux ?

Pourquoi, quand on a vécu dans un HLM près du peuple, crier la honte à ces jeunes filles qui préféreraient des talons à des snow-boots ?

Enfin, reste à savoir où les poulets aux hormones sont élevés : ne serait-ce point en zone rurale qu'on trouve ici ou là des élevages intensifs, industriels de porcs ou autres poulets ?

En résumé, si l'on oublie l'homme et ses idées, si l'on en reste à une lecture au premier degré, « La montagne » nous dit : c'est beaucoup mieux de vivre dans un endroit plein de boue, se priver de loisir, se crever comme une bête à travailler jusqu'à son dernier jour, perclus et fatigué de partout, mais avec des poumons sains, plutôt que cette vie de débauche et de feux plus souvent rouges que verts.

Pas un mot pour suggérer la moindre revendication, pour réclamer une meilleure vie pour toutes ces âmes bien nées. La chanson se voulait écologique, elle en devient presque réactionnaire.

Sans vouloir remuer le Couté dans la plaie, on est loin des jetées de vieux sabots du bonhomme.

A vouloir trop prouver, les mots qu'on voudrait provocateurs ne provoquent que confusion.

Ferrat y succombe parfois. Cela n'enlève rien au plaisir qu'on peut prendre au reste de l'œuvre, qu'on peut rester au Ferrat soudé et qu'on peut, sur sa chaîne, ses vieux Ferrat repasser.

■ J-F Capitaine

◀ Découverte : Jean-Claude Deret

La découverte du jour n'en est pas vraiment une. Ce monsieur a fait rêver gamines et gamins devant leurs postes de télé il y a longtemps déjà. Il a pas mal bourlingué, télé bien sûr, théâtre, littérature, cinéma, blog sur internet et même la pub !

Deux de ses titres figurent sur l'album de Bernard Gainier, « Paroles de Bureau », sorti récemment. C'est là qu'est venue l'envie d'en savoir plus. Savoir que cet « anarchiste modéré, bohème et bourgeois », en a écrit plus d'une et des belles, des chaudes, des rudes et des tendres, qu'il les a chantées et surtout qu'il les chante encore sur scène, du haut de ses 89 printemps ! Avec lui c'est toujours étonnant, détonnant, jamais banal.

Bref, on a causé un peu...

Reims Oreille : Bonjour, Jean-Claude Deret, vous chantez depuis combien de temps ?

Jean-Claude Deret : J'allais dire depuis toujours, en fait depuis 1968. J'appelais ça des chansons à usage interne, mais un copain patron d'une M.J.C. m'a fait monter sur scène.

R.O. : Intellectuel de gauche ou anarchiste modéré ?

Jean-Claude Deret : Les deux, mon général, mais plutôt le deuxième. J'avais un père politicien, ça m'a vacciné.

R.O. : Et aussi un peu bourgeois ?

Jean-Claude Deret : Bien sûr, père notable, médecin de campagne, maire, conseiller général.

R.O. : Et Dieu dans tout ça ?

Jean-Claude Deret : C'est qui ?

R.O. : Aucune idée ! Mais l'amour, alors ? Il est présent à toutes les sauces dans vos chansons ?

Jean-Claude Deret : Oui, fidélité relative. Trois femmes dans ma vie, donc trois enfants...

R.O. : Dans la "Valse de Chopin", vous mettez en scène un proxénète poète : votre avis sur la poésie ?

Jean-Claude Deret : Ça naît plutôt dans la rue, dans les bistrotts et dans le cœur des amoureux. Je suis très fleur bleue au fond.

R.O. : L'armée ?

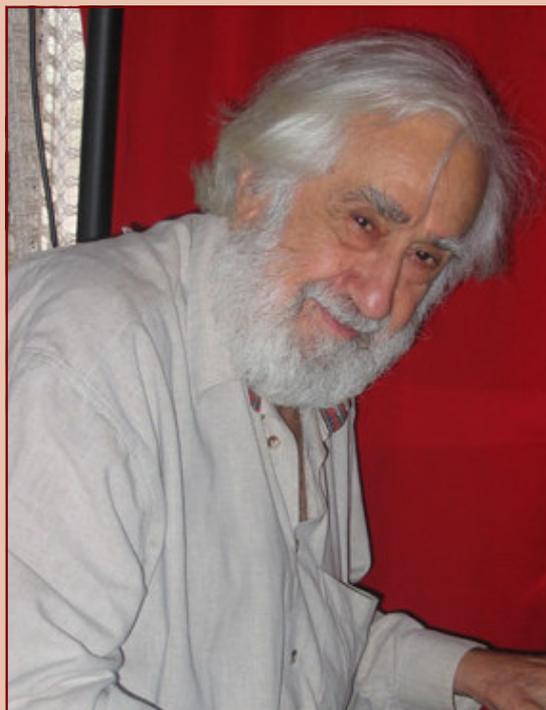
Jean-Claude Deret : Je me suis engagé volontaire dans la Division Leclerc

pour avoir l'impression d'aller chercher mon père, déporté en Allemagne. On m'a demandé de choisir une "arme" puisque j'étais volontaire. J'ai répondu que j'acceptais n'importe quel poste à condition de ne pas porter d'arme, car j'étais antimilitariste. Tête du sergent !

R.O. : Et la suite : vous y êtes allé ou pas ?

Jean-Claude Deret : Libération de Paris, libération de Strasbourg, puis re-

La poésie, ça naît dans la rue, dans les bistrotts et dans le cœur des amoureux.



tour au foyer pour problèmes de santé.

R.O. : Il y a un côté Dimey dans vos textes : vous l'avez connu ?

Jean-Claude Deret : Non, pas personnellement. Un jour que j'avais chanté "Les amoureux du 4ème étage", un spectateur m'a félicité d'avoir mis cette chanson de Dimey à mon tour de chant.

R.O. : Bernard Gainier dit deux de vos textes sur son album, vous connaissez Gaston Couté ?

Jean-Claude Deret : Oui, ainsi que Jean Rictus, Jules Laforgue, etc.

R.O. : "Ma dernière chanson", "Ma dernière manif" : vous avez des projets ?

Jean-Claude Deret : Survivre. "Ma dernière chanson" fait merveille avec Antoine Larcher au saxo. On dirait un enterrement à la Nouvelle Orléans. On la passera pendant mon incinération.

Erreur : à mon enterrement, ce ne sera pas « Ma dernière chanson », mais « Je n'ai vraiment plus rien ».

R.O. : Incinéré pour ne pas être bouffé par la famille ?

Jean-Claude Deret : On n'est jamais trop prudent.

R.O. : Vous sentez-vous sage ou vieux con ou provocateur ?

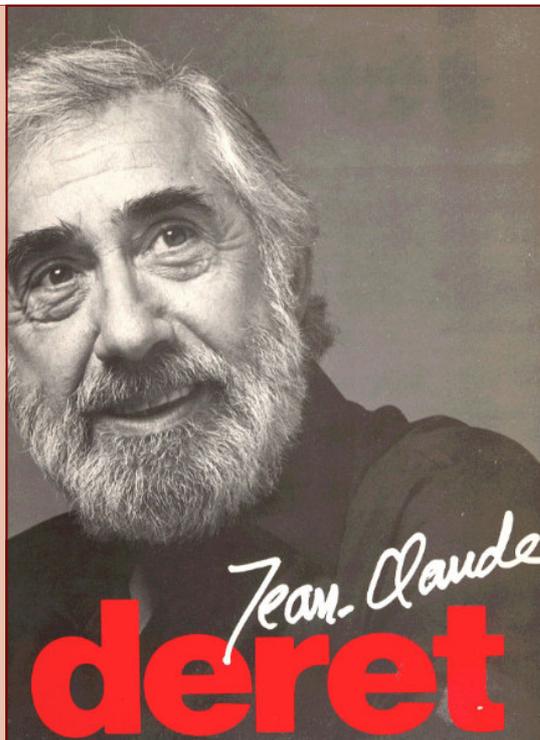
Jean-Claude Deret : Les trois, mon général, et j'aime bien.

R.O. : La provoc', l'envie de choquer le bourgeois, ça peut chez vous être à l'origine d'une chanson ?

Jean-Claude Deret : Oui. J'ai une chanson inchantable sur les amours avec un garçon de 15 ans !

R.O. : Vous êtes connu, mais pas beaucoup dans le domaine de la chanson : comment faites-vous ?

Jean-Claude Deret : Justement, je ne fais rien. Je vais apparaître bientôt



dans « R.I.S. », suspecté de meurtre. Un rôle de vieux que j'ai beaucoup aimé. Je prépare aussi l'Olympia que je compte louer pour fêter en chanson mon centenaire, mon premier...

R.O. : Les petits lieux parisiens de la chanson discrète, dite à texte ou de qualité. Vous les connaissez ?

Jean-Claude Deret : Un mois et demi au Pixel (40 places) tous les dimanches après-midi. Et de

petites boîtes en banlieue comme la Cave à Théâtre de Colombes, très chouette.

R.O. : Vous pouvez nous parler de votre complice de scène ?

Jean-Claude Deret : Une rencontre par hasard il y a deux ou trois ans et Antoine et moi sommes devenus des amis d'enfance. Il joue beaucoup mieux que moi du piano et mes chansons deviennent bien meilleures avec lui.

R.O. : Votre prochaine chanson, de quoi parlera-t-elle ?

Jean-Claude Deret : J'espère seulement qu'il y en aura plusieurs dernières. Déjà, dans les CD, il en manque trois ou quatre. A venir entendre quand nous nous produirons à Reims !

R.O. : Et pourquoi pas ! C'est quoi, vos conditions : Un piano à queue et une suite en centre-ville ?

Jean-Claude Deret : Si pas de piano, Antoine apporte son synthé. Un Clavinova, un clavi nous va. On dort chez les potes. Co-prod entre l'accueillant et Paname, société de l'ami Antoine. Transport payé. Recette 60 pour nous, 40 pour vous.

◀ Coup de Phil : « A night at th New Morning »

Le nez dans le guidon en ce moment, pas beaucoup de temps pour bavarder, mais là tout de même il fallait faire une pause, prendre une soirée, tant pis pour le retard. Il ya des occasions que l'on n'a pas envie de rater et celle ci en était une.

Mike Stern, pas plus chanteur de chanson non crétinisante qu'autre chose. Non, tout juste un musicien, un gars qui a joué aux côtés de Miles Davis. Un guitariste, vous l'auriez deviné, n'est ce pas ? Déjà lui seul c'est tout bon, mais avec **Richard Bona**, le célébriissime bassiste camerounais. Les deux sur la même scène, en même temps, in-ra-ta-ble.

Mike Stern joue du jazz fusion, un mélange de rock, de funk et de jazz. La richesse harmonique du jazz, alliée à la puissance rythmique de la funk et l'énergie du rock, c'est ça la fusion. Stern c'est une allure de guitariste de rock, il entre sur scène avec une démarche de félin, qui accuse tout de même quelques petites rondeurs habilement dissimulées sous un T-shirt noir. Imaginez une gueule à la Jagger avec le jeu d'un Larry Carlton des années 80, qui aurait copiné avec les 2 Jimi, Page et Hendrix. Il vous envoie le son de sa Telecaster à volume très soft, très coloré par l'effet chorus. Passant de rythmiques funky à des chorus dans lesquels ils mêlent des phrasés blues et jazzy, avant d'envoyer le gros son, le "sound of rock", puissant, avec des bons gros riffs qui respirent bon l'hormone et l'énergie du rock, et des chorus qui vous envoient les neurones direct là où ça fait du bien. Et il jongle comme ça avec vos nerfs et vos émotions, passant de la douceur au léger, du léger au puissant, et tout ça sans jamais être agressif. C'est probablement là un de ses points forts.



Mike Stern

Même quand il joue avec un son sursaturé, ce n'est jamais agressif, ni par le volume, ni par le phrasé, ni par le choix des accords, ça reste toujours extraordinairement limpide et mélodieux. Oui bien entendu, il y a certain-

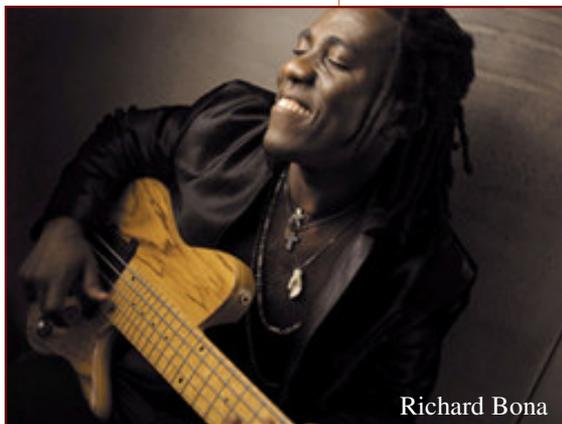
nement derrière tout cela le travail des gars de la table qui égalisent et corrigent au fur et à mesure. Et je le dis là, parce que Mike Stern ne les a pas remerciés en public, il fallait bien qu'il y ait une faille chez le monsieur.

Et les autres ? Ah le Richard Bona, mesdames et messieurs, quel grand bassiste ! Lui, c'est un cas, un groove à faire bouger un régiment de religieuses en méditation. Une voix extraordinaire, oui, parce que non content d'être un bassiste d'exception, le monsieur chante et plutôt très bien. Richard Bona, sa fusion à lui c'est les mélodies africaines et tout ce qui fait bouger la tête, les pieds et le coeur. Il était dans son jardin hier, ça se voyait, sur deux phrases il vous subli-

maît le groove d'un morceau, j'avais rarement vu à ce point. Imaginez un morceau qui bouge déjà pas mal, hé bien sans modifier ni rythme ni tempo, de toute façon y a le batteur qui veille au grain, non lui le Bona il donne du relief au tempo. Sur une phrase, d'un coup de slap, sur un passage de note, il vous fait grimper un col en vous donnant l'impression que vous venez de monter une petite côte

de rien, le roi du dopage indétectable ès groove.

Et tenez vous bien, c'est pas tout, parce qu'il y avait encore sur scène un saxo et un batteur dont je n'ai pas retenu les noms, mais je peux vous dire que j'ai retenu ce qu'ils faisaient de leurs instruments. Le batteur lui, c'est un animal bizarre. D'aspect, un mec normal, deux bras, deux jambes, une



Richard Bona

tête, jusque là du très banal. En action, ouh là ! Quand on se concentrait sur le rythme et le tempo, là on remarquait que le gars faisait tous ses solos de batterie systématiquement à côté des temps forts, parce qu'il y avait le Richard Bona et sa basse pour mettre les accents sur les temps forts laissés volontairement libres par le batteur. Ça donnait une densité incroyable à l'ensemble, les roulés de tambour, de cymbales, tout en l'air et les lignes de basses sur les temps forts. Là-dessus, vous posez les rythmiques funky sautillantes de Mike Stern, pas un seul plantage de mise en place, un travail d'orfèvre, là juste devant nous et nos yeux qui n'en croyaient pas leurs oreilles. C'était littéralement magique, un joli bordel pour mon cerveau, là où mes yeux disaient : « J'vous dis que ce sont des mecs normaux », les oreilles répondaient : « Putain les yeux, z'êtes vraiment trop lourds, ces mecs sont des extra terrestres ! ». Et puis comme pour ajouter un peu plus de bonheur, il y avait le sax qui distillait en guise de chorus des petits bijoux de précision et de joyeuse inventivité.

On a eu droit à la présence surprise de Didier Lockwood, venu échanger quelques chorus tirés de son violon enchanté. Lockwood est un excellent musicien quand il veut bien jouer du violon plutôt que de l'égo. Hier de toute façon, son égo aurait été insuffisant pour surpasser la somme de talent qui se trouvait sur scène, il ne lui restait qu'à verser le sien pour remplir la coupe à ras bord, c'est ce qu'il fit et de très jolie manière. Et nous on a bu jusqu'à plus soif !

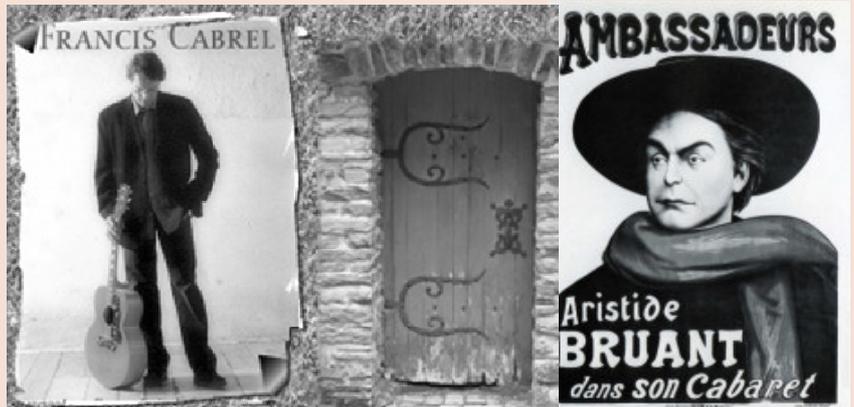
Retour à la maison, couché 2H30, réveil 7 heures, Petit déjeuner, je me passe les doigts dans les cheveux et j'arrose la table d'une pluie de notes restées accrochées à mes bouclettes en bataille, j'éteins les deux amplis Fender Twin qui sont restés allumés dans ma tête toute la nuit. J'ouvre les yeux, mais je suis dans ma cuisine, pas au New-Morning et les neurones sont encore au lit. Sortage dans la cour, montage dans la voiture, démarrage, roulage, les yeux un peu lourds mais le cœur léger. Allez hop au taf ! Les musiciens sont des magiciens, tout va bien...

■ Philippe Autret

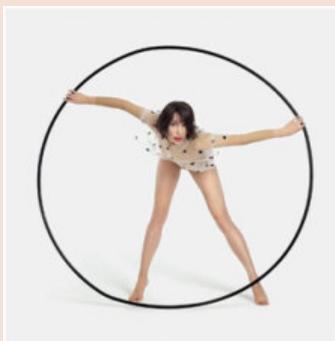
◀ Les beaux débats : « Anciens ou Modernes ? »

***L'un fera voir par le Lutrin / Que la muse nouvelle a le pas sur l'antique ;
Et l'autre par le Saint-Paulin / Qu'aux poètes nouveaux les anciens font la nique.***

- Ecoute, Nicolas Boilot, Je n'ai rien contre les anciens, mais je trouve que le présent est plus adapté à mon aujourd'hui.
- *Sauf, mon petit Charles Pérot, que le présent est toujours le fruit du passé et que savoir d'où l'on vient peut aider à savoir où l'on est et à ne l'apprécier que plus.*
- Oui, mais comme disait notre ami chalonnois : moi, je viens de chez moi et j'y retourne.
- *Ecoute : Regarde dans le ciel, il y a des étoiles, des vieilles, certaines si vieilles qu'elles sont déjà mortes, des plus jeunes et des filantes : et c'est ensemble qu'elles forment ces firmaments que tu aimeras dans ton futur présent estival.*
- La métaphore est belle, mais oublie que l'oreille contrairement à l'œil ne peut tout embrasser. J'ai personnellement du mal à écouter plusieurs chansons en même temps. Et à choisir j'aime mieux en découvrir une nouvelle plutôt que d'en réécouter une que je connais par cœur ou qui date.



- *Et pourtant ta nouvelle vient de quelque part. C'est bien de connaître l'évolution d'une forme artistique. Qui plus est quand cette expression a une finalité populaire, elle finit par en dire aussi beaucoup sur les hommes.*
- Sûrement, sauf que quand je me passe un disque, c'est surtout pour le plaisir et je me fous un peu de savoir ce que mon arrière-arrière-grand père chantait et pensait en retournant son sillon.
- *Domage : c'est parce qu'on n'a pas vu trois Truffaut, deux Renoir plus un Lubitsch, qu'on peut, sans bobiner, déclarer « cultes » certaines pellicules plus tape à l'œil du néophyte que chefs d'œuvre.*
- Je ne pense pourtant pas qu'il soit nécessaire d'avoir vu des films muets pour apprécier Ken Loach. On peut aussi développer ses goûts à partir de ce qui se présente.
- *Oublions cet aspect historico-pédagogique, qu'on peut considérer comme secondaire : on peut aussi aimer les choses simplement pour ce qu'elles sont, en dehors de tout autre critère.*
- Je trouve toujours facile pour un interprète de taper dans un vieux répertoire. Les anciennes chansons, les anciens auteurs on peut les écouter à la maison, pas besoin d'en faire des spectacles entiers alors qu'à côté il y a, peut-être, un jeune qui galère pour se faire entendre.
- *On peut toutefois remarquer que ce genre de critique est lié aux goûts de chacun : on n'est, me semble-t-il moins sévère quand l'interprète et l'interprété font partie des gens qu'on aime. Louki par Elzère ne dérange personne, Bruand par Solleville non plus. Brassens par Le forestier, ou Couté par Pierron, pas vraiment.*
- Quand même, tu ne m'empêcheras jamais de préférer Edith Piaf à Georgette Matthieu.
- *Là, tu caricatures. Sache que tu n'auras (que tu t'y prendras comme tu veux) jamais assez de temps pour tout écouter, tout apprécier, que comme tout le monde ta vie ne sera jamais qu'une succession de choix et que dans ces choix on peut trouver un équilibre. Si l'on aime la peinture par exemple, on peut, avec le même plaisir enchaîner une exposition contemporaine avec une rétrospective Van Gogh. Personnellement, j'aime bien quand un chanteur contemporain introduit dans son tour de chant une ou deux chansons passées et qui méritent de ne pas être oubliées.*
- Sous réserve d'en faire une réadaptation, pourquoi pas ?
- *C'est le lot de la chanson qui est un art vivant par définition. C'est le destin des bonnes chansons de se voir réappropriées en permanence. On peut en famille réunir agréablement autour d'une table aïeuls et enfants, chacun se nourrissant de l'autre.*
- On n'est pas pour autant obligé de laisser les vieilles têtes chenuës nous bassiner tout un repas avec leur histoire d'anciens travailleurs. Sus aux mausolées, gloire à l'art vivant !
- *Gloire à l'art tout simplement. On n'est pas forcé de ne pas écouter du Mozart sous le prétexte que depuis un Pierre Henry a créé la symphonie de la porte qui grince.*
- Comme on a le droit de ne pas comparer et rattacher systématiquement le jeune à l'antique.
- *Enfin simple question : à partir de quel moment passe-t-on du statut de contemporain actuel à anciens vieux dépassés ? Combien d'années après les premiers succès ? Juste avant ou juste après la mort ? Et combien de décennies après cette mort ?*
- Allez, on se calme ! Qu'est-ce que je te sers ? un Chinon jeune ou un vieux Bordeaux ?
- *Soyons consensuels, amène les deux !*



(Propos recueillis par A. Xantégu)

deret chante

1
DERET

Deret chante Deret

Tout d'abord, commençons par celui dont on se demande pourquoi on ne le connaît pas déjà, Jean-Claude Deret et son double album

« Deret chante Deret ».

Jean-Claude Deret, c'est d'abord une langue qui sent bon le vrai pavé parisien, c'est la gouaille, c'est la roublardise du gars à qui on ne la fait pas, c'est l'esprit frondeur du vieux briscard, c'est aussi la sagesse, l'insolence, le bon sens et la tendresse. Sous prétexte qu'il a de la bouteille, il s'autorise certaines cruautés dans sa peinture de ses contemporains, ce toujours jeune rebelle n'a rien à perdre et se permet tout, surtout « sa » vérité toute nue, celle qu'il n'a pas envie de cacher.

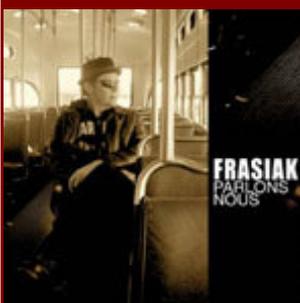


French Dream

Dans une tout autre catégorie, l'étonnant dernier album du couple Odile Closset & Manu Markou, « French Dream ».

L'histoire de cet homme en 10 chansons

croise les chemins des Gainsbourg, Rita Mitsouko, Madness, Kraftwerk ou même Polnareff, s'emballent aussi sur des rythmes de la Jamaïque et du Brésil, parfois même sur des sons lourds et métallisés. Et, là-dessus, la voix de la belle Odile qui apporte sa touche de grâce et de légèreté. Beau contraste, simplement beau, comme le boulot qu'ils font tous les deux.



Parlons-nous

Frasiak, pour continuer, et son

« Parlons-nous ».

Une belle découverte que cet artiste qui n'en est pas à son coup d'essai. Il y a,

c'est vrai, sur cet album quelques titres que n'aurait pas reniés François Béranger. Et surtout cette façon de montrer du doigt certaines énormités sans prendre la faucille et le marteau, sans cracher sa haine, juste avec des mots justes et des musiques qui vont bien. Cet album est un beau moment de chanson, de plaisir et de... bonheur. Et puis écrire un magnifique blues en l'honneur de sa ville d'adoption, fallait le faire. Et il l'a fait ! « Tais-toi », lui disait sa maman.

Mais non, chante !

Hors-Piste



Autre nouveauté, Cristine et son « Hors-Piste ». Elle aurait pu se contenter de jouer l'originalité avec sa harpe, mais Cristine joue de sa voix, haute, légère,

chaude, profonde et grave selon les circonstances. Ses musiques, comme ses textes, sont plutôt bien léchées, ça remue les tripes et ça les bouge en rythme. Elle attaque en fanfare façon Mistinguett avec son Mâle mâle rasé et ne lâche pas la prise jusqu'à ce que ses Bulles de savon nous envolent dans le ciel.



Cinéma

Encore du tout frais, tout neuf, avec Louis Ville et son

« Cinéma » ! C'est toujours un grand moment de retrouver cet artiste à la voix bouleversante, à la

guitare déchirante et réciproquement. Comme d'habitude, entre Tom Waits et Louis Ville nous entraîne dans ses histoires d'amour difficiles, nous fait partager ses rugissements de fauve blessé, nous met du blues dans la chanson.

Retrouvez-nous sur le Web
<http://reimsoreille.free.fr>



Dédicaces

Autre duo, encore moins académique que le précédent, elle aux cheveux courts et à l'accordéon, lui aux cheveux longs et à la contrebasse, Sonia Rékis et William Schotte.

« Dédicaces » : le griot ch'timi est cette fois-ci accompagné par une grande dame de l'instrument à bretelles. Toute

une galerie cocasse de portraits, de paysages, d'histoires d'animaux de tout ce cirque qui nous entoure... par deux saltimbanques de la chanson qui nous invitent à partager quelques refrains dans leur Roulotte !

Un petit jeu pour finir : Frasiak et Louis Ville ont un point commun, Cristine et le duo Rékis/Schotte un autre : lesquels ? Le gagnant gagne... une invitation au prochain concert Reims Oreille.

(Vos réponses à reimsoreille@free.fr)

◀ L'X, Y et le Z de J.F. Capitaine

Y'A DRAPEAU ET DRAPEAU...

Flotte, petit drapeau / Image de la France / Symbole d'espérance / Tu réunis dans ta simplicité / La famille et le sol et la liberté !

Car un drapeau, c'est d'abord français et bleu, blanc rouge : *Bleu céleste, couleur du jour / Blanc, franchise et vaillance / Rouge de sang couleur d'amour*

Celui-là, il est conseillé de mourir pour lui, de couleur d'amour le rouge devient sang : *Une âcre odeur vous saisit à la gorge / Vous saoule enfin, vous passe dans la peau / On marche, on court, on écume, on égorge / On fait des morts... tout ça pour le drapeau*

ABC du soldat, 19.. : *Le régiment qui perd son drapeau est déshonoré. L'ennemi le sait qui rend les prisonniers, mais jamais les drapeaux.* (c'est vrai, on devrait faire des lois pour ça !)

Déjà en 89, nos sans culottes en bavaient pour le symbole : *Des fléaux de la nation / Pour chasser la horde funeste / il n'a fallu que l'union / Du bleu, du rouge et du céleste...*

Evidemment comme toujours, certains n'aiment pas : *Sous les drapeaux y a des tombes / Et des noms gravés / En souvenir des hécatombes / Des tas d'fleurs fanées / Sous les drapeaux y a des foules / Qui hurlent à la mort ...* (Michèle Bernard)

Certains n'aiment que le rouge : *Noble étendard du prolétaire / des opprimés sois l'éclaireur... / Regardez, il flotte et fièrement il bouge, ses longs plis au combat préparés / Osez, osez le défier, notre superbe drapeau rouge, rouge du sang de l'ouvrier* (**le drapeau rouge**)

D'autres préfèrent le noir avec ce qu'il faut de détachement : *L'homme libre ne doit avoir / Pour penser nul besoin d'emblème ! / En Anarchie où régnera la Science, / Pour tout drapeau, l'homme aura sa conscience.*

Reste le plus beau de tous les drapeaux du monde, celui de Jules Jouy, Chansonnier père des hydropathes et familier du chat noir, fin 19^{ème} : *Bleu, blanc rouge ? Nous, nous sommes pour le noble étendard où brillent les nobles couleurs de la merde. Le jaune d'or de la merde des bébés bien portants ; le vert oseille qui caractérise la merde des enfants malades ; le bitume de la merde des hommes solides au poste ; le brun jaune de la merde des adolescents ; le brun tendre de la merde de ces dames ; le noir de la merde des chiens ; le vert jaune de la merde d'oie .../... Rien que d'y penser, l'eau nous en vient à la bouche. (Jules Jouy, n°1 du « journal des merdeux »)*